

PROFIL ET CARACTÉRISTIQUES DE CHERCHEURS SPIRITUELS AUJOURD'HUI

Les chercheurs spirituels sont ancrés dans leur temps. Même si leurs caractéristiques leur permettent de s'en distancer, voire de s'en démarquer. C'est pourquoi nous soulignerons d'abord brièvement ce en quoi le chercheur spirituel est un individu contemporain, c'est-à-dire « *un individu "hypermoderne", radicalement différent de ses prédécesseurs* »^[11]. Puis, nous nous arrêterons plus longuement sur ses caractéristiques avant de mentionner quelques passerelles avec les profils types de « créatifs culturels », puis de catholiques, grâce aux enquêtes respectives de Vincent Commenne et de Yann Raison du Cleuziou.

LE CHERCHEUR SPIRITUEL, UN INDIVIDU CONTEMPORAIN

Le chercheur spirituel est un individu de son temps

Cela signifie en premier lieu qu'il est maître de sa vie. Il réfléchit, lit, compare, veut comprendre. Et ce, d'autant plus que son niveau culturel est généralement élevé. Il analyse et s'analyse, opère des choix, prend des décisions. Cet individu n'éprouve plus le besoin d'être encadré par ce que le sociologue François Dubet nomme le « programme institutionnel » : un État fort, des institutions (dont les Églises) lourdes, stables, qui donnaient à l'individu un cadre de pensée et d'action.

L'individu est désormais centre de sa propre vie^[12]

Ce à quoi il aspire, c'est légitimement son bien-être, son épanouissement, sa réalisation, et ses premiers conseillers pour y accéder sont simultanément son corps, ses émotions, son ressenti. Tous trois le renseignent sur la qualité des expériences vécues, d'où également la nécessité d'expérimenter. Les affirmations théoriques, les doctrines ne valent pas par elles-mêmes, mais parce que l'individu les a expérimentées comme étant justes et les a comprises.

[11] « Cet individu, nous l'avons qualifié d'"hypermoderne" pour mettre l'accent sur la notion d'excès et de dépassement qui caractérise notre société de modernité exacerbée [...] L'accent est donc mis non pas sur la rupture avec les fondements de la modernité mais sur l'exacerbation et la radicalisation de celle-ci », NICOLE AUBERT, « Que sommes-nous devenus ? » in *Sciences humaines*, n° 154, novembre 2004, p. 36 et 39.

[12] JEAN-CLAUDE KAUFMAN, « Devoir s'inventer », *ibid.*, p. 42.

Cet individu, auto référent, est bien évidemment soucieux de ses choix et de sa liberté

Il se tient spontanément à distance des organisations, institutions, autorités qui pourraient avoir barre sur lui [13]. Cela se traduit par des participations plutôt que des appartenances, ainsi que par le délaissement des médiations institutionnelles et des intermédiaires, surtout si ceux-ci ne paraissent pas être à la hauteur de leur tâche. La caution officielle d'une institution demeure secondaire par rapport à la qualité personnelle de celui à qui on accorde de l'autorité.

Cette centralité de l'individu et de son expérience personnelle a bien sûr des répercussions au plan religieux

Le « *religieux nouveau qui fait son entrée en scène [...], se réclame de l'individu, de la subjectivité, de l'expérience, de l'émotion, des affects, plus que de l'autorité d'une tradition héritée* » [14]. On assiste de façon concomitante à l'individualisation et à la désinstitutionnalisation du sentiment religieux, mais aussi des valeurs, des croyances et des pratiques. Les démarches « *s'inscrivent de moins en moins dans les formules du croire offertes par les religions institutionnelles. Dans ces sociétés qui ont placé l'autonomie du sujet à leur principe, les individus composent désormais de façon plus ou moins indépendante les petits systèmes de croyance qui correspondent à leurs aspirations et à leurs expériences* » [15].

On se relie à la source sans nécessairement passer par les institutions garantes de cette source qui se sont interposées au fil des siècles et font écran. C'est l'approche directe par l'expérience qui est valorisée comme moyen privilégié de connaissance et comme validation d'une certitude. Il ne s'agit plus de « croire » parce qu'une religion l'enseigne, mais de croire parce qu'on l'a senti ou éprouvé dans son être personnel, en effet « *cette démarche s'inscrit dans un mouvement profond de déplacement du régime de la vérité, dont le pivot passe des autorités religieuses à l'individu lui-même, en charge de l'authenticité de sa propre démarche spirituelle. Ce qui fait la valeur de sa quête, c'est sa sincérité et son engagement personnel* » [16]. La valeur prédominante, comme l'a bien montré Jean-Marie Donégani, n'est plus la vérité mais l'authenticité.

[13] FLORAN AUGAGNEUR, DOMINIQUE ROUSSET, *Révolutions invisibles. 40 récits pour comprendre le monde qui vient*. « *La crise de la société vient de là : du décalage entre la fluidité nouvelle et la solidité des institutions. Les citoyens se sentent prisonniers d'institutions qui les "solidifient" dans un mouvement et dans une identité, alors qu'ils sont sans cesse en mouvement.* » Paris, Les Liens qui Libèrent/France Culture, 2015, p. 105.

[14] RÉGINE AZRIA, « *La société française : un état de la recherche. Les faits religieux* », p. 85 ; « *Comprendre la société* », *Cahiers français*, n° 326, mai-juin 2005, La Documentation française.

[15] DANIELE HERVIEU-LÉGER, *La religion en mouvement : le pèlerin et le converti*, Paris, Flammarion, 1999.

[16] DANIELE HERVIEU-LÉGER, « *Quelques paradoxes de la modernité religieuse* », in *Futuribles*, janvier 2001.

Des offres démultipliées

Or, grâce à la « mondialisation des présences religieuses », « les possibilités de s’approvisionner directement, sans code d’accès particulier à des stocks symboliques multiples se sont prodigieusement démultipliées. La prolifération éditoriale, sites internet, livres, presse grand public, contribue à mettre à la disposition de chacun des informations qui ouvrent le “paysage religieux connu” des individus »^[17]. Des informations et des moyens d’expérimenter. L’expérience est effectivement à portée de main. Dès lors, l’individu « n’est pas placé seulement devant la possibilité mais devant l’obligation de faire le choix de ce qu’il va croire : c’est l’impératif hérétique »^[18]. Ce choix, il va le poser en fonction de ce qu’il connaît, de ce qu’il voit, de ce qu’il expérimente, et non plus seulement de ce dont il a hérité, s’il a hérité. Le chercheur spirituel est identifiable à cet individu hypermoderne, mais il le colore de manière particulière.

CARACTÉRISTIQUES DU CHERCHEUR SPIRITUEL

Le chercheur spirituel a la conviction que l’essentiel se passe « au-dedans » qui renvoie souvent à un « au-delà », parfois nommé, identifié, plus souvent ressenti et perçu comme innommable. D’autant plus, dans un monde pluri-religieux où nommer tend à séparer. Il est fatigué par le bruit, le paraître, l’avoir, les sollicitations continues de la société de consommation ; pour lui, tout cela a goût d’extériorité, de superficialité, d’artificiel et d’illusoire.

Engagé sur un chemin d’intériorité...

Le chercheur spirituel est persuadé que tout se joue sur un chemin d’intériorité : soi, Dieu ou le divin, la relation à l’autre et à la vie, l’évolution de la société. Cela explique aussi qu’il ne cherche ni soi ni Dieu d’abord, à proprement parler, ni ne vise un changement de politique ou de société, il cherche à se poser en lui-même et, s’il cherche Dieu ou l’Absolu, c’est au travers d’une plus grande qualité de présence au meilleur de lui. Comme l’a écrit Véronique Bourfe-Rivière : « Ils cherchent simplement à faire ce qui est en accord avec leur conviction profonde [...] C’est une sorte de quête d’absolu qui pourrait s’apparenter à du développement personnel, du développement spirituel, voire les deux. Ils sont dans le mouvement de la vie. Ils ont compris que rien ne sert de s’accrocher à ses murs, ses objets, ses habitudes, tout change tout le temps. Ils ont accepté de se laisser porter par le cours des événements, et font confiance à ce que l’avenir leur réserve »^[19].

[17] *Ibid.*

[18] PETER L. BERGER, *L’impératif hérétique. Les possibilités actuelles du discours religieux*, Paris, Van Dieren Éditeur, 2005.

[19] Les Créatifs culturels en France, *op. cit.*, p. 83.

Ceci fait dire à certains qu'ils ne cherchent rien de particulier, mais ils font feu de tout bois pour avancer et grandir sur la voie qui est la leur et qui se dessine au fur et à mesure du chemin. En réalité, tout nourrit leur croissance. Ils vivent leur démarche au nom d'une sorte d'honnêteté intérieure. Elle est chemin de transformation pour l'accès à plus grand, à plus loin.

L'attrait des chercheurs spirituels pour la méditation prend son sens ici

Un engagement quotidien sans autre attente que de se recentrer, de se mettre plus, et plus profondément, à l'écoute, de se rendre présent à ce qui se présente et se nomme. À l'intérieur. C'est pourquoi ils ont également dû se rendre attentifs à leur corps, à leur ressenti, et plus profondément à leurs intuitions et aspirations.

Grandir, avancer, devenir, sont des mots clés pour les chercheurs spirituels

Il s'agit, pour eux, de la vocation première de l'humain. Ce sont des « cheminants », des pèlerins ^[20] qui travaillent sur eux afin de favoriser le travail en eux. Ils sont en mouvement vers plus de clarification, de compréhension, de profondeur. Leurs cheminements sont longs, parfois pénibles et sinueux, toujours onéreux, en termes de temps, d'énergies, d'argent. En ce sens, il est erroné de les assimiler à des attitudes consuméristes et/ou superficielles, voire à du zapping. Ils ont conscience des obstacles et des dangers – intérieurs et extérieurs – qui peuvent surgir sur le chemin ; selon eux, ils sont inévitables et font partie de tout cheminement humain, à chacun de transformer le risque en chance, en point d'appui, en moyen de progresser. Tout ce par quoi ils passent les rend plus responsables, loin de toute victimisation.

Une démarche qui engage tout leur être

Corps, âme-psyché et esprit. Elle est holistique. Ils aspirent au développement de toute leur personne, convaincus que tout est lié, connecté, en soi, et soi avec son environnement humain et terrestre. Ceci peut aider à comprendre pourquoi leur recherche intérieure emprunte des voies dont la nature ne se laisse pas toujours facilement définir en termes conceptuels, ni enfermer dans des catégories étanches : s'agit-il de démarches de développement personnel ou bien de développement spirituel ? Cette distinction est utile pour procéder à des typologies qui facilitent les classements, mais elle est subvertie par la démarche même de ceux qui s'y livrent : pourquoi ramener à des catégories exclusives ce qui relève de démarches inclusives ? Par leur pratique même, ces chercheurs introduisent de la porosité entre ces univers. Là où l'analyse externe des contenus de l'« offre » voit des polarités et des discontinuités, l'analyse comportementale des usages met en évidence des continuums et des interférences dont le vécu assure le lien.

[20] Cf. DANIELE HERVIEU-LÉGER, *op. cit.*

Tout est en connexion

En réalité, pour eux qui sont en quête de convergence, d'unité, de reliance, de synergie, voire d'union : avec soi, avec Dieu/le divin/le sacré, avec les autres, avec la nature, il n'y a pas/plus de dedans et de dehors. Ceci fait dire à Jean-François Barbier-Bouvet : « *On est passé du modèle du "ou", de l'exclusif, au modèle du "et", de l'inclusif ou de la cohabitation des contraires. Loin d'un monde spirituel où il faut être ou dedans ou dehors, ils peuvent être à la fois dedans et dehors ; loin d'un univers religieux où il faut être ou d'une appartenance ou d'une autre, ils peuvent être simultanément chrétiens et bouddhistes par exemple ; loin d'une représentation psychologique où les tempéraments s'excluent, ils peuvent être en même temps préoccupés de leur moi et soucieux de partager. Edgar Morin, en mettant en lumière ce passage du "ou" au "et", insiste sur la reconnaissance du principe de non-exclusion, propre à la modernité. Ce qu'il appelle le passage de la dialectique à la dialogique* »^[21].

Paradoxal aussi est ce chemin d'individualisation non égoïste

L'engagement des chercheurs spirituels vers une meilleure connaissance de soi, une plus grande qualité d'être, n'est pas pour leur seul bénéfice, il ne débouche pas sur l'individualisme. Les démarches engagées relèvent en réalité de l'individuation, c'est-à-dire d'un chemin de construction de leur propre émancipation et de leur autonomie. Ils expérimentent ne pas pouvoir en faire l'économie dans leur relation aux autres. Une phrase d'Ilios Kotsou^[22] illustre bien cette attitude : « *Nous sommes notre premier outil pour agir sur le monde et cet outil-là, s'il ne fonctionne pas bien, ne va pas sauver le monde très longtemps [...] On s'assèche de l'intérieur, plutôt que de changer le monde c'est le monde qui vous change [...]* ».

Il n'est pas de changement possible, sans changement profond de soi-même

Leur relation à la vie politique, syndicale et, plus largement, à la militance, s'en ressent. Il n'est donc pas question de vouloir changer qui que ce soit et quoi que ce soit. En outre, ils ne croient pas que la violence puisse être bénéfique de quelque manière. Pour autant, ils croient en ce changement et en prennent les moyens, pour eux-mêmes et en eux-mêmes, convaincus que l'association grandissante de celles et ceux qui ont pris en

[21] *Les nouveaux aventuriers de la spiritualité...*, op. cit., p. 206.

[22] Expert et formateur dans le domaine du management, il est notamment l'auteur de *Se changer, changer le monde*, réalisé en collaboration avec MATTHIEU RICARD, JON KABAT ZINN, PIERRE RABHI et CAROLINE LESIRE, éd. L'Iconoclaste, 2013.

charge leur propre changement peut susciter un courant qui aura des conséquences sur la société [23]. Par ce qu'ils vivent, ils privilégient l'effet boule de neige.

Ajoutons à cela que leur démarche n'est ni réactionnaire (revenir à), ni résistante (maintenir contre), elle est une acceptation assumée de la modernité : vivre avec, mais autrement.

Engagés sur un chemin spirituel

Si tous se vivent engagés (parfois modérément) sur un chemin spirituel, explicitement sur un chemin d'amour, de paix, beaucoup (plus de la moitié selon l'enquête du GERPSE) récusent toute dimension religieuse (lien avec une religion établie) à ce chemin [24]. Un certain nombre parce que ce sont des individus d'aujourd'hui, comme nous l'avons dit plus haut, fait l'impasse sur les médiations. Mais beaucoup au nom de leur expérience. Ils se sont sentis incompris, ont été blessés par l'institution, par une parole, un regard, une attitude de ses représentants. Ou encore, ce qu'ils voient, constatent, n'a pas goût, selon eux, de vie spirituelle.

Toujours en quête, toujours sur le chemin...

Jamais arrivés, ils sont curieux de tout ce qui élargit, libère, l'humain comme le divin en eux et autour d'eux. L'ouverture caractérise leur démarche. Et, de manière particulière, l'ouverture aux autres spiritualités. De ce fait, leurs références sont souvent multiples, fruits de participations et d'expérimentations diverses, et sont vécues comme autant d'éclairages et d'enrichissements. Toutefois, et quoique l'orthodoxie ne soit pas leur préoccupation première, si on constate, de leur part, des connaissances parfois impressionnantes, une pluri-référence, un éclectisme, on n'observe pas à proprement parler de pluri-appartenance. Et les termes de syncrétisme, de relativisme, de confusionnisme, de bricolage (au sens premier) ne paraissent pas adéquats pour qualifier leurs démarches. En réalité, ils sont soucieux de leur centre de gravité, voire de leur appartenance ou de leur référence première. Dans le marché du spirituel où on trouve tout – à égalité de proposition et à équivalence de présentation – ils font certes leur choix mais au nom de leur cohérence personnelle et en fidélité à elle, ni n'importe où, ni n'importe comment. Et cela sans s'y enfermer ni s'en faire les prosélytes.

[23] « Il n'y a en réalité aucune contradiction entre d'une part ce que disent les individus à la recherche d'une intériorité et d'une autonomie, exprimées dans des termes "psy", qu'ils pensent devoir soustraire aux normes de "la société", et d'autre part le fait que l'on puisse considérer d'un point de vue sociologique que cette façon de considérer que la vie vaut la peine d'être vécue n'en est pas moins sociale pour autant. » NICOLAS MARQUIS, *Du bien-être au marché du malaise*, Paris, PUF, 2014, p. 198.

[24] « À tout ce qui apparaît comme le plus religieux, l'humanisme-sagesse oppose l'expérience spirituelle personnelle, la confiance dans le "divin en l'homme", le contrôle émotionnel, une "discipline spirituelle" librement consentie, l'ici-et-maintenant, la responsabilité personnelle dans l'autoperfectionnement spirituel. » FRANÇOISE CHAMPION, « Thérapies et nouvelles spiritualités », in *Les sagesses actuelles*, Sciences Humaines, n° 106, juin 2000, p. 32.

Pour terminer ce tableau, nous voulons nous rendre attentifs, à partir des caractéristiques présentées, aux passerelles qui peuvent exister entre ces chercheurs spirituels et les personnes qui ont été respectivement interrogées par Vincent Commenne et Yann Raison du Cleuziou.

Il ne fait nul doute qu'il existe de nombreuses similitudes entre le profil-type des « mutants », parmi les « créatifs culturels », que décrit Vincent Commenne, et les chercheurs spirituels. Ils représentent 77 % de l'échantillon de son enquête.

De la même manière, quoiqu'il apparait évident que le sous-échantillon catholique de l'enquête du GERPSE n'est pas plus homogène que l'échantillon de Yann Raison du Cleuziou, les socialisations, les histoires et les références des uns et des autres étant fort diverses, deux convergences importantes démarquent le public catholique du GERPSE – au-delà de sa diversité interne : ce sont l'accent mis sur « l'inspiration » d'une part et le lien fort à l'instituant originel (Jésus Christ) d'autre part, et cela quel que soit le positionnement vécu par chacun concernant le culte, la dévotion ou l'altruisme.

